



**HAL**  
open science

## **Quand le narrateur s'éclipse en créant une ellipse, ou : Maître Alcofrybas, objecteur de conscience ? (Rabelais, Pantagruel, chap. XXXII)**

Anne Martineau Martineau

### ► **To cite this version:**

Anne Martineau Martineau. Quand le narrateur s'éclipse en créant une ellipse, ou : Maître Alcofrybas, objecteur de conscience ? (Rabelais, Pantagruel, chap. XXXII). Florent Gabaude, Jürgen Kühnel et Mathieu Olivier. Etudes offertes à Danielle Buschinger par ses collègues, élèves et amis à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire., Deux volumes (l'article figure dans le second). (Médiévales 60.), Presses du Centre d'Etudes Médiévales de Picardie., 2016, Médiévales., 978-2-901121-92-3. <hal-03295670>

**HAL Id: hal-03295670**

**<https://hal.science/hal-03295670v1>**

Submitted on 22 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# Quand le narrateur s'éclipse en créant une ellipse, ou : Maître Alcofrybas, objecteur de conscience ?

(Rabelais, *Pantagruel*, chap. XXXII)

Anne Martineau  
Université de Saint-Étienne

On voit généralement dans le *Pantagruel* et le *Gargantua* des sortes de doublets, tant leurs grandes lignes de composition se ressemblent : aux *Enfances* des héros (aurait-on dit au Moyen Âge), succèdent en effet leurs *Chevaleries*. Le *Pantagruel*, dans lequel abonde le gros comique, celui du « bas corporel » (selon l'expression de Mikhaïl Bakhtine), passe pour le moins profond des deux. Mais, si tel est le cas, pourquoi Rabelais, dans le « Prologue » du *Gargantua*, a-t-il pris la peine de demander à ses lecteurs, par la métaphore des « Silènes » d'Alcibiade, de dépasser les apparences burlesques pour parvenir « à plus hault sens<sup>1</sup> » ? Pour qu'ils ne lisent pas son nouveau livre de façon naïve, bien sûr, mais aussi pour qu'ils *relisent* le précédent, dont les scènes de beuverie, de ripailles, l'obscénité et la scatologie avaient fait un grand succès de librairie, mais empêché de voir la gravité réelle.

Le *Pantagruel* n'est pas une esquisse du *Gargantua*. La symétrie de composition des deux œuvres sert à souligner combien père et fils différaient dans leur jeunesse. Rien ne le montre mieux qu'un silence du texte, une *ellipse*, située dans les *Chevaleries* de Pantagruel (ou guerre des Dipsodes). Une ellipse unique en son genre, puisque le récit ne s'interrompt pas un seul instant, il... dévie vers un « Silène » tellement inouï qu'il a monopolisé l'attention. Or, dès qu'on la reporte sur l'ellipse, et qu'on fixe son attention sur elle (en négligeant exprès les « Silènes »), l'intérêt s'inverse. Toute une relecture de l'épisode s'impose.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le géant n'en sort pas grandi.

\*        \*  
          \*

## I. Guerre défensive et guerre de conquête

Il existe entre les épisodes guerriers du *Pantagruel* et du *Gargantua* une différence capitale. Dans le *Gargantua*, l'agresseur reste de bout en bout le même : c'est Picrochole. Dans le *Pantagruel*, du jour au lendemain, les agressés de la veille se transforment en agresseurs.

Le jeune géant se trouve à Paris quand il apprend que, profitant de l'enlèvement de son père par « Morgue » au « pays des Phées » (tels, jadis, « Ogier et Artus »), les Dipsodes, un peuple limitrophe, ont envahi le royaume d'Utopie et assiègent présentement « la grande ville des Amaurotes<sup>2</sup> ». Toutes affaires cessantes, il prend la mer, et ne fait escale que deux fois avant d'aborder en Utopie.

---

<sup>1</sup> *Gargantua*, Mireille Huchon (éd.), Paris, Gallimard, 2007, coll. « Folio classique », « Prologue (*sic*) de l'auteur », p. 37. Cette édition reproduit celle, dite « définitive », de 1542.

<sup>2</sup> *Pantagruel*, Pierre Michel (éd.), Paris, Gallimard, 1964, coll. « Folio classique », chap. XXIII, p. 311. L'édition reproduit celle de 1542.

À ce moment du récit, sa hâte paraît bien naturelle. Par sa défunte mère, Pantagruel est un Amaurote<sup>3</sup>, le pays attaqué est le sien, et la ville menacée, celle de sa « nativité<sup>4</sup> ». Certes, il ne possède pas d'armée. Il improvise donc une *opération commando* avec quatre compagnons (Panurge, Carpalim, Eusthènes et Épistémon), alors que les Dipsodes disposent de « troys cens géans [...] ; cent soixante et troys mille piétons [...] ; unze mille quatre cens hommes d'armes ; troys mille six cens doubles canons et d'espingarderie (= artillerie de siège) sans nombre ; quatre vingt quatorze mille pionniers<sup>5</sup> ».

La ruse et le *bluff*, joints aux capacités physiques du géant, permettent néanmoins de vite éliminer cavalerie et fantassins ennemis. Reste la garde rapprochée du roi Anarche, ces « troys cens géans » qui l'ont mis à l'abri. Pantagruel affronte en combat singulier leur capitaine, « Loup Garou », un colosse aussi grand que lui, sinon plus<sup>6</sup>. Effrayé, il implore l'aide de Dieu, affirmant n'être là que pour « défendre » son pays et promettant, s'Il lui accorde la victoire, de faire prêcher partout son « saint Évangile<sup>7</sup> ». Miracle ! Dieu ne lui envoie pas juste un signe (comme Il l'avait fait pour Constantin s'appêtant à affronter Maxence), Il lui répond :

Alors feut ouye une voix du ciel, disant : « *Hoc fac et vinces* », c'est-à-dire, « Fais ainsi, et tu auras victoire<sup>8</sup>. »

Les géants sont massacrés, Anarche est capturé, les Amaurotes sont sauvés.

L'objectif initial est donc atteint. L'armée dipsode est mieux que battue, elle est anéantie (tandis que, dans le camp de Pantagruel, on ne déplore qu'un mort, Épistémon, d'ailleurs vite « guéry<sup>9</sup> » par Panurge ; il raconte ce qu'il a vu dans l'Au-delà<sup>10</sup>). La guerre n'a plus de raison d'être.

Et pourtant...

Sans perdre un instant (« Messieurs, ce pendent que le fer est chault il le fault battre », dit-il), alors que la joie bat son plein dans la cité libérée, Pantagruel informe le « sénat » de sa décision : « je veulx que nous allions prendre d'assault tout le Royaulme des Dipsodes », et ce, dès le lendemain<sup>11</sup>. Leur ville n'est-elle pas surpeuplée ? (« tant pleine des habitans qu'ilz ne peuvent se tourner par les rues<sup>12</sup> »). Son intention est de coloniser la Dipsodie et de distribuer ses riches terres à ceux qui l'auront suivi :

---

<sup>3</sup> « Gargantua [...] engendra son filz Pantagruel de sa femme, nommée Badebec, fille du roy des Amaurotes en Utopie » (*ibid.*, chap. II, p. 59).

<sup>4</sup> On l'apprend de la bouche d'Épistémon, qui rappelle au jeune géant (avec fermeté !) quel est son devoir, ce dernier ayant été tenté un moment de rebrousser chemin, pour présenter ses excuses à une dame de Paris, avec laquelle il a eu une liaison, et que son départ précipité avait mise en colère : « [...] il dévoit laisser tous pensemens pour survenir à la ville de sa nativité, qui estoit en dangier » (*ibid.*, chap. XXIV, p. 321). Nous soulignons.

<sup>5</sup> *Ibid.*, chap. XXVI, p. 339.

<sup>6</sup> De l'avis du seul cavalier ennemi épargné pour être interrogé : « Seigneur, sachez pour la vérité que en l'armée sont : troys cens géans [...], grans à merveilles, toutesfoys non tant du tout que vous, excepté un qui est leur chef et a nom Loup Garou » (*ibid.*) Nous soulignons.

<sup>7</sup> *Ibid.*, chap. XXIX, p. 373 et 375.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 375. Remarquons que Rabelais a pris la peine de traduire la phrase, qui relève pourtant d'un latin élémentaire. Il voulait donc être compris de tous.

<sup>9</sup> « Comment Epistémon, qui avoit la coupe testée, fut guéry habillement par Panurge [...], non par espoir que jamais guérist [...]. Dont dist Panurge : "A ceste heure est-il guéry assurement" [...]. En ceste faczon feust Epistémon guéry habillement » (*ibid.*, chap. XXX, p. 383 et 385). Nous soulignons. Rabelais ne parle pas de « résurrection », mais de « guérison ».

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 387-399.

<sup>11</sup> *Ibid.*, chap. XXXI, p. 401.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 403.

« Doncques je les mèneray comme une colonie en Dipsodie, et leur donneray tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde<sup>13</sup> ».

Visiblement, l'offre a suscité l'enthousiasme, puisque, le lendemain, c'est une armée forte de « dixhuycet cens cinquante et six mille et unze » hommes, qui, sous son commandement, se met à « marcher droict en Dipsodie », dans un « ordre » parfait<sup>14</sup>.

Ici, le narrateur interrompt le récit en son nom propre (« je ») pour revenir en arrière et raconter la punition imaginée par Panurge pour Anarche, ci-devant roi des Dipsodes et conquérant malheureux d'Utopie.

L'analepse achevée, la relation de la conquête reprend. Au début, elle est idyllique, toutes les villes se rendant d'elles-mêmes, avec joie. Mais soudain surgit un obstacle. Les « Almyrodes » veulent « tenir contre luy » et font savoir « qu'ilz ne se renderoyent<sup>15</sup> ».

Leur résistance rend Pantagruel furieux. Il donne un ordre :

« Allons, et qu'on me les mette à sac<sup>16</sup>. »

Sans un murmure, l'armée s'ébranle : « Adonc tous se mirent en ordre, comme délibérez de (= décidés à) donner l'assault<sup>17</sup> ».

La situation, dramatique, est l'inverse de celle du début. Venu sauver sa ville natale, assiégée par un conquérant dipsode protégé par des géants, le géant utopien Pantagruel s'apprête maintenant à conquérir une cité dipsode. Que va-t-il se passer ?

Ne comptons pas sur le narrateur pour le dire : il était absent.

Voici sa version des faits.

Soudain, la pluie se serait mise à tomber, ce qui aurait désorganisé l'armée. Pantagruel l'aurait rassurée, remise en ordre, puis, ayant tiré un peu la langue, aurait abrité ses hommes dessous. Le narrateur aurait voulu se joindre à eux. Plus de place ! Il aurait alors escaladé le tas, se serait retrouvé sur la langue du géant, et, après y avoir cheminé plusieurs lieues, serait entré dans sa gueule, où il aurait découvert... « un nouveau monde<sup>18</sup>. »

Un narrateur-auteur nommé Alcofrybas Nasier (anagramme de François Rabelais), se faisant personnage à part entière de son propre livre pour s'introduire dans la bouche de son héros et la visiter ! On comprend que l'invention ait fasciné les critiques<sup>19</sup> (surtout que le récit de cette exploration occupe presque tout le chapitre). Mais, du même coup, ils ont négligé l'*ellipse* temporelle qu'en s'éclipsant le narrateur avait créée dans le récit principal.

## II. L'ellipse

Elle est énorme. L'assaut de la ville des Almyrodes et donc la *vraie* guerre (avant, ce n'était qu'une promenade militaire) y a entièrement disparu.

On apprend sa durée quand Alcofrybas ressort du corps de Pantagruel :

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, chap. XXXII, p. 409.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 411 et 413.

<sup>19</sup> En particulier le philosophe Louis Marin, qui s'est intéressé à l'aspect fantastique et fantasmagorique de l'exploration d'Alcofrybas (« Corps utopiques rabelaisiens », *La Parole mangée et autres essais théologico-politiques*, Paris, Klincksieck, 1986, p. 89-120), et le seizième Frank Lestringant, qui l'a étudiée en parallèle avec l'épisode des pèlerins mangés en salade (« Dans la bouche des géants (*Pantagruel*, 32 ; *Gargantua*, 38) », *Cahiers Textuel*, Françoise Charpentier et Marie-Claire Dumas (éd.), Paris, Université de Paris VII, 1989, 34/44, n° 4-5 : *François Rabelais. "Aurélien" d'Aragon*, p. 43-52).

« D'ont (= d'où) viens-tu, Alcofrybas ? »

Je lui responds :

« De vostre gorge, Monsieur.

— Et despuis quand y es-tu, dist-il ?

— *Despuis, (dis-je), que vous alliez contre les Almyrodes.*

— *Il y a, (dist-il), plus de six moys. Et de quoy vivois-tu ? Que beuvoys-tu ? »*

Je responds :

« Seigneur, de mesmes vous (= comme vous), et des plus frians (= savoureux) morceaux qui passoient par vostre gorge j'en prenois le barraige (= je prélevais sur eux ma taxe).

— Voire mais, (dist il), où chioys-tu ?

— En vostre gorge, Monsieur, dis-je.

— Ha, ha, tu es gentil compaignon, (dist-il). *Nous avons, avecques l'ayde de Dieu, conqwesté (= conquis) tout le pays des Dipsodes ; je te donne la chatellenie de Salmigondin (= Salmigondis, ragoût).*

— Grand mercy, (dis-je), Monsieur. Vous me faictes du bien plus que n'ay deservy (= mérité) envers vous<sup>20</sup>. »

Mais si ce dialogue permet de faire le raccord, il ne comble pas le vide du récit. Qu'est-il arrivé aux Almyrodes ? Le géant ne le dit pas. Ils n'apparaissent même pas dans le titre du chapitre (inchangé depuis la 1<sup>re</sup> édition) : « Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche<sup>21</sup> ».

Serait-ce un sujet tabou ?

Ils ont été vaincus, c'est sûr, puisque, de l'aveu de Pantagruel, toute la Dipsodie lui est maintenant soumise. Que pouvaient des civils contre une armée énorme, conduite par un géant furieux ? À présent, sa colère a l'air retombée. Il ressemble à nouveau au personnage rigolard, amateur de plaisanteries bien grasses (qu'il salue de gros « Ha, ha »), auquel on était habitué. Mais comment oublier l'ordre qu'il avait donné : « *qu'on me les mette à sac* » ?

Ces mots, l'ellipse et les autres silences, indiquent qu'il les a exterminés.

### III. Les guerres de conquête au XVI<sup>e</sup> siècle

La Renaissance, qui a vu tant d'avancées techniques bénéfiques, s'est aussi marquée par une sauvagerie accrue de la guerre<sup>22</sup>. Tous les contemporains en ont été frappés. Dans sa célèbre lettre à son fils, le roi humaniste Gargantua souligne le fait, attribuant l'invention de l'imprimerie à l'« inspiration divine » et celle de l'artillerie à la « suggestion diabolique<sup>23</sup> ». Du côté des soldats, les morts se comptent maintenant par milliers. Mais ce sont surtout les civils qui paient le prix fort.

Le *sac* des villes est devenu systématique. Il sert à payer l'armée, à punir les cités rebelles, et à terroriser celles qui seraient tentées de les imiter. De tous, le plus connu, tant à cause de son horreur que de sa portée symbolique, fut celui de Rome par les troupes de l'Empire (1527). Il dura deux mois. L'Europe en fut traumatisée.

Charles-Quint n'innovait pas. Dès le début des guerres d'Italie, les atrocités s'étaient succédé. En 1495, la mise à sac de Monte San Giovanni par Charles VIII avait donné lieu à un carnage. Dans une lettre au « duc de Bourbonnais », datée de Veroli, le 9 février de cette même année, le roi se réjouit du châtement de cette ville qui ne s'était pas rendue à ses sommations :

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 417 et 419.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 409.

<sup>22</sup> Voir Jean-Louis Fournel, « La "brutalisation de la guerre". Des guerres d'Italie aux guerres de Religion », *Actes du colloque Barbarisation et Humanisation de la guerre (ens lsh de Lyon, 14 et 15 mars 2003)*, J.-L. Fournel et Isabelle Delpla (éd), pub. par la revue en ligne de l'ens lsh *Astérion* (n° 2, 2004).

<sup>23</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. VIII, p. 131.

« [...] et, après avoir tiré madicte artillerie par l'espace d'environ environ quatre heures, tellement que la bresche sembla estre assez raisonnable pour l'assaillir, ay faict donner l'assault par les hommes d'armes et aultres gens d'une si bonne aspresse que, combien qu'il y avoit de six à sept cens bons hommes de guerre *oultre les gens de la ville qui tous deffendirent*, à la fin, graces à Dieu, dudict premier assault elle a été *emportée et prinse à mon petit dommaige et à leurs despens, pugnicion et grant perte pour le peuple [et l'exemple] des autres qui voudroient faire le semblable à l'encontre de moy*. Et croy que la peine qu'ilz m'ont donnée à les aller veoir leur a été bien cher vendue<sup>24</sup>. »

D'après Philippe de Commines, au terme d'un pilonnage de « sept ou huit heures » par l'artillerie, elle fut « prise d'assaut, et tout tué ce qui estoit dedens ou la pluspart<sup>25</sup> ».

En 1532 (1<sup>re</sup> éd. de *Pantagruel*), chacun savait que ce que *mettre une ville à sac* voulait dire. L'imagination du lecteur palliait amplement le silence du texte.

Mais la barbarie en Europe n'est pas seule visée. Le massacre a eu lieu dans un pays limitrophe d'*Utopie*. L'*Utopien* Pantagruel a anéanti une ville qui refusait d'être *colonisée*.

On pense que la lecture de l'*Utopia* (1516) de Thomas More a donné l'idée à Rabelais d'inventer son propre monde utopique (l'abbaye de Thélème), mais on juge son influence minimale dans le *Pantagruel*. Erreur. Pour la conquête de la Dipsodie, il s'est inspiré de près des Utopiens de More.

Ils affichent leur mépris de la guerre, mais trouvent quantité de prétextes pour la faire<sup>26</sup>, notamment quand ils sont menacés de *surpopulation*. Ils forment alors un corps expéditionnaire et s'en vont conquérir et coloniser d'autres terres, mal exploitées par leurs habitants, selon eux. Malheur aux autochtones s'ils ne sont pas d'accord :

« ... les Utopiens les chassent du territoire qu'ils ont choisi et ils luttent à main armée contre ceux qui leur résistent<sup>27</sup>. »

Comment un humaniste, un ami d'Érasme, peut-il qualifier de « meilleure forme de gouvernement possible » (second titre du livre) un État qui exproprie et au besoin massacre les indigènes des terres qu'il convoite ?

More est un légiste de formation, et un homme bien de son temps.

Est alors jugé légitime pour une nation ce qui, en droit romain, l'est pour un individu : s'approprier des terres vacantes. De vastes étendues vides, sinon vierges, ainsi apparaissaient, aux yeux des *conquistadores*, les territoires nouveaux, en regard de l'Europe surpeuplée. Ce n'est pas un hasard si l'inventeur de l'île d'*Utopia* est un ancien compagnon d'Amerigo Vespucci et un grand boulangier des mers, ni si Pantagruel, voguant vers l'*Utopie*, reprend (au début) l'itinéraire suivi par Vasco de Gama.

Passage au large de « Porto Sancto » (archipel de Madère), « Medère » (Madère), et escale aux « Isles de Canarre » (les Canaries).

À nouveau, passage au large du « Cap Blanco » (le Cap Blanc, en Afrique occidentale), de « Senège » (le Sénégal), du « Cap Virido » (le Cap Vert), de « Gambre » (la Gambie), de « Sagres » (le Libéria), de « Melli » (même région), du « Cap de Bona Sperantza » (le Cap de Bonne Espérance). Nouvelle escale à « Melinde » (à l'embouchure du Zambèze).

<sup>24</sup> Paul-Louis Pélicier et Bernard de Mandrot, *Lettres de Charles VIII, roi de France*, Paris, Renouart, 1903, tome IV, lettre DCCCLI, p. 166-167 (voir aussi les lettres DCCCLII et DCCCLIV, p. 168-169 et 172-173).

<sup>25</sup> *Mémoires de Commines (Historiens et Chroniqueurs du Moyen Âge)*, Albert Pauphilet (éd.), Paris, Gallimard, 1952, coll. « La Pléiade », L. VII, chap. XVI, p. 1338.

<sup>26</sup> Perpétuant par là leur belliqueuse tradition. Car c'est par les armes qu'Utopus, leur premier roi, s'empara d'une presque île nommée Abraxa, peuplée d'indigènes qu'il vainquit à la première rencontre avant de les *civiliser*. Coupée de la terre ferme, débaptisée, Abraxa devint Utopia.

<sup>27</sup> Thomas More, *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement possible*, traduction de Marie Delcourt, Paris, Flammarion, 1966, coll. « GF Flammarion », Livre II, p. 155.

Le géant change alors de route. Il croise au large de « Meden » (Rien), « Uti » (Rien), « Udem » (Rien), « Gelasim » (Blague), des « Isles de Phées », d'« Achorie » (Pas-de-Terre), et jette enfin l'ancre « au port de Utopie » (Nulle-Part)<sup>28</sup>.

Après avoir indiqué la route des Indes, Rabelais brouillerait-il les cartes ? Disons plutôt qu'il laisse son lecteur compléter lui-même les *pointillés*. Il a l'embarras du choix, tant la colonisation à l'échelle planétaire a déjà entraîné de tueries.

Que faire contre ces guerres qui ensanglantent la planète ? (et trouvent pourtant des humanistes pour les justifier).

Voyons toujours ce qu'a fait Alcofrybas.

#### IV. Alcofrybas et Candide soldat

Une traduction de ce qu'il a raconté s'impose.

À l'en croire, une grosse *pluie* se serait abattue sur l'armée alors qu'elle marchait sur la ville des Almyrodes. Mais comment une pluie, même forte, aurait-elle pu suffire à désorganiser toute une armée ? Pourquoi le géant aurait-il dû rassurer, remettre en ordre et abriter ses troupes ? Parce qu'il s'agissait d'une pluie au sens *figuré*, d'une *pluie de projectiles* lancés par les courageux Almyrodes<sup>29</sup>. Les malheureux se sont défendus avec l'énergie du désespoir, sachant qu'on ne leur ferait pas de quartier puisqu'ils n'avaient pas capitulé d'avance comme les autres (qui avaient feint, en plus, d'être joyeux !) L'armée de Pantagruel, composée de nouvelles recrues, inexpérimentée, a pris peur. Le géant a fait en sorte que tout rentre dans l'ordre et que l'assaut reprenne.

Entre-temps, Alcofrybas s'était éclipsé.

Alors que les soldats, apeurés, « se serr[ai]ent l'un l'autre », lui s'était déjà caché :

« Ce pendent (= pendant ce temps), je, qui vous fais ces tant véritables contes, m'estois caché dessoubz une feuille de bardane<sup>30</sup> ».

Il n'avait pas dû trouver mieux ! Car les feuilles de la bardane sont pourvues de poils urticants et de crochets<sup>31</sup> (et c'était une bardane géante...) Il a donc vite délogé de cet abri aussi précaire qu'inconfortable quand il a vu Pantagruel gueule grande ouverte sous *l'averse*. Il a compris qu'il tenait là la *planque* idéale, celle où jamais aucune arme ne l'atteindrait.

Sans doute est-ce le rythme paisible, de promenade<sup>32</sup>, qu'il imprime à son récit, qui a empêché de voir qu'il *désertait*. Voltaire usera d'une facétie analogue :

« Il s'avisait un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir<sup>33</sup>. »

Chez lui, on comprend vite, puisque Candide est repris, lié, jeté au cachot et traduit en conseil de guerre. Alors que chez Rabelais, Alcofrybas, qui est le narrateur de sa propre histoire

---

<sup>28</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXIV, p. 321.

<sup>29</sup> Walter Stephens a vu qu'un « paroxysme » de violence se préparait, mais, ayant pris le mot « pluie » au sens propre, il explique l'absence d'Alcofrybas par sa « curiosité » (*Les Géants de Rabelais : Folklore, Histoire ancienne, Nationalisme*, Florian Preisig (trad.), Paris, Honoré Champion, 2006, chap. VI, p. 436).

<sup>30</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXXII, p. 409 et 411.

<sup>31</sup> C'est en s'inspirant des crochets adhésifs de la bardane qu'en 1948 l'ingénieur suisse George de Mendal inventa le *velcro*. Ce mot dit tout.

<sup>32</sup> Frank Lestringant en a été frappé. Il parle de « promenade buccale », d'« itinéraire tranquille » (*loc. cit. sup.*, p. 43-44).

<sup>33</sup> *Candide*, chap. II : « Ce que devint Candide parmi les Bulgares » (Voltaire, *Romans et contes*, Paris, Gallimard, 1972, coll. « Folio », p. 141).

(ce qui n'est pas le cas de Candide), fait durer la plaisanterie un chapitre entier. Certains faits auraient dû intriguer. D'abord, ce « nouveau monde » ressemble à l'autre, ce qu'il souligne par des comparaisons (telles villes évoquent « Lyon ou Poitiers », d'autres « Rouen et Nantes<sup>34</sup> »). Et il n'est pas parfait : la peste ravage les cités de « Laryngues et Pharingues » et certaines forêts grouillent de « brigans<sup>35</sup> ». Quel attrait présentait-il pour qu'il y soit resté *plus de six mois* ?

Il était en paix, ce qui en faisait un Paradis comparé à l'Enfer qu'était devenu le monde extérieur quand, à la « pluie », eut succédé un « orage de fer d'acier de sang » (comme l'écrit si bien Prévert), et, une fois même l'horrible orage guerrier apaisé, un autre encore : celui de la fureur du géant à son égard.

Car Pantagruel aura forcément cherché Alcofrybas, au moins après la bataille, parmi les morts, une fois son absence constatée (comme pour Épistémon). En vain. Il aura alors dû admettre que son plus vieux et fidèle domestique, à son service sans interruption depuis qu'il était « hors de page<sup>36</sup> » (= sorti de l'enfance), et, qui plus est, son « hystorographe », lui qui aurait dû être sur le terrain pour témoigner de ses hauts faits d'armes et les consigner ensuite dans sa « *Chronicque*<sup>37</sup> », Alcofrybas... avait déserté.

Anticipant sur le principe de la « lettre volée », Alcofrybas avait choisi une cachette crevant tellement les yeux que nul n'a pensé à elle. Il ne s'est pas pressé d'en sortir. Selon lui, « bien quatre mois » s'étaient déjà écoulés quand il s'est arrêté dans une bourgade (la seule étrange) où l'on payait les gens à « dormir<sup>38</sup> ». Il ne s'en est pas privé. (Comprenons qu'il s'ennuyait ferme et qu'il a dormi pour passer le temps.) Si bien qu'il n'a réapparu devant Pantagruel que six mois après, pour un échange nullement facétieux mais tendu, plein de sous-entendus, chacun étant très mécontent de l'autre. Tâchons de le commenter.

Le « D'ont viens-tu, Alcofrybas ? » de Pantagruel n'est pas jovial. Il lui demande des comptes. Alcofrybas lui dit la vérité : « De votre gorge ». Question du géant : « Et depuis quand y es-tu ? » (Il veut qu'il avoue sa désertion.) Réponse : « Depuis [...] que vous alliez contre les Almyrodes ». Ici, Alcofrybas met *exprès* les pieds dans le plat, et rappelle son crime au géant. Ce qui le met visiblement mal à l'aise, puisqu'il commence par prétendre que c'est de l'histoire ancienne (« Il y a, (dist-il), plus de six mois »), puis qu'il change de sujet, feignant de s'intéresser au confort de son hôte buccal : ce qu'il mangeait, buvait, et où il *chait*. « En votre gorge, Monsieur », répond Alcofrybas.

On a voulu voir dans cette répartie une « plaisanterie<sup>39</sup> », qu'expliquerait un usage d'époque : à qui disait « merde », on répondait : « en votre gorge ». Rabelais l'emploierait au sens propre. Mais cela n'a rien d'une plaisanterie ! C'est une façon de répondre à une insulte (naguère encore, à un malappris vous disant « merde ! », on rétorquait : « mange<sup>40</sup> ! »). Et ce n'est pas Rabelais qui l'emploie, c'est le *personnage* d'Alcofrybas, que Pantagruel (sans doute exaspéré par son aplomb, et repris par la colère), vient *d'injurier*. Il lui répond du tac au tac que *lui aussi l'emmerde*, au propre et au figuré.

---

<sup>34</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, p. 411 et 413.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 413 et 415.

<sup>36</sup> *Ibid.*, « Prologue », p. 41.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 41, et chap. I, p. 43.

<sup>38</sup> *Ibid.*, chap. XXXII, p. 415.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 416, note 26.

<sup>40</sup> Qu'on se rappelle le scandale de la première représentation d'*Ubu roi* (le 10 décembre 1896). La pièce d'Alfred Jarry débute par un retentissant « Merdre ! ». Furieux, un spectateur hurle : « Mangre ! » Ce fut le début d'une vigoureuse empoignée...

Le géant feint de la trouver bien bonne (« Ha, ha ») et, reprenant une expression (« tu es gentil compagnon ») qu'il avait employée en offrant à Panurge sa « livrée<sup>41</sup> », réintègre Alcofrybas au groupe de ses familiers. Mieux encore : il lui fait un présent :

« [...] je te donne la chatellenie de Salmigondin<sup>42</sup>. »

Il avait promis des terres à ceux qui l'aideraient dans sa conquête. Pourquoi en offrir une à un déserteur ? Pas par magnanimité. Pour l'*impliquer*, malgré lui, dans une guerre de conquête à laquelle il a refusé d'être mêlé.

Le nom, à première vue purement cocasse, de la châtellenie (mais qui détonne parmi ceux de la « guerre des Dipsodes »<sup>43</sup>), n'a jamais été commenté. Or il prouve, si besoin était encore, le *carnage* auquel la conquête a donné lieu, car un salmigondis est un ragoût à base de *vian­des froides* (« viande » étant déjà entendu dans son sens moderne, celui de nourriture *carnée*<sup>44</sup>). Osons même une hypothèse affreuse : étant donné qu'après la mise à sac de la capitale des Almyrodes, les autres cités dipsodes, terrifiées, se sont sûrement rendues sans résistance, « Salmigondin » ne désignerait-il pas la ville-martyre (dont le nom n'a jamais été révélé), peut-être ainsi rebaptisée<sup>45</sup> en raison des horreurs qui s'y sont déroulées ? (Cela s'est vu encore dans des conflits récents<sup>46</sup>.) Le sarcasme du géant serait alors atroce...

Que peut faire Alcofrybas à part s'incliner ? et, en appuyant sur le verbe « deservy », protester quand même qu'il ne l'a pas *mérité*.

## V. Le châ­timent de Pantagruel

Jusqu'ici, Pantagruel n'a vraiment rien d'un prince admirable. On ne s'explique pas sa métamorphose à partir du *Tiers Livre* (qui lui fait immédiatement suite, une fois les histoires de géants réunies et publiées dans l'ordre logique et chronologique, et ce dès 1547), sinon par une gravité accrue de Rabelais, elle-même imputable à la dureté des temps. Le géant a perdu sa goinfrerie, son ivrognerie, sa vulgarité, et même (dans le *Tiers Livre*), son gigantisme<sup>47</sup>. En matière de religion, il ne plaisante pas. Dans le *Quart Livre*, il conclut (par exemple) l'hilarante histoire du seigneur de Basché par une citation de saint Paul faisant l'effet d'une douche froide :

---

<sup>41</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XV, p. 225.

<sup>42</sup> *Ibid.*, chap. XXXII, p. 419.

<sup>43</sup> Les autres s'y répartissent essentiellement en deux groupes : ceux que Rabelais a empruntés à Thomas More, et qui tournent autour de l'idée du non-être (Amaurotes, Achorie, Utopie), et ceux qu'il a forgés lui-même, sur le thème du sel et de la soif (Dipsodes, Dipsodie, Almyrodes).

<sup>44</sup> « SALMIGONDIS : Ragoust de plusieurs sortes de viandes reschauffées : *Il fit un salmigondis de toutes les viandes qui estoient restées de la veille* » (*Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Coignard, 1694, Tome II, p. 438, 1<sup>re</sup> colonne) ; « VIANDE : La chair des animaux terrestres, & des oiseaux dont on se nourrit. » (*ibid.*, p. 642, 1<sup>re</sup> colonne). D'ailleurs, dans le *Quart Livre*, les « Salmigondins » figurent dans la liste des mets consommés par les Gastrolâtres pendant les jours *gras* (Rabelais, *Quart Livre*, Mireille Huchon (éd.), Paris, Gallimard, 1998, coll. « Folio classique », chap. LIX, p. 515).

<sup>45</sup> Chez Thomas More, le roi Utopus a débaptisé « Abraxa » après l'avoir conquise par les armes sur les indigènes qui y vivaient. Il l'a renommée « Utopia ».

<sup>46</sup> Nous pensons à un épisode tristement célèbre de la guerre du Vietnam, au printemps 1969, près de la frontière laotienne. Le massacre fut tel que la colline où il s'était déroulé fut rebaptisée *Hamburger Hill*.

<sup>47</sup> Rabelais le lui réaccorde ponctuellement dans le *Quart Livre*, lors d'épisodes importants et surchargés de symboles, comme celui de la Tempête, où il maintient à lui seul le grand mât de la Thalamège, ou encore lors de son arrivée dans l'île des « Papimanes », qui s'émerveillent de sa haute taille et y voient un miracle attribuable au fait qu'il a vu le Pape (Rabelais, *Quart Livre*, éd. cit. *sup.*, chap. XIX, p. 229, et chap. XLVIII, p. 435).

« Ceste narration, dist Pantagruel, sembleroit joyeuse, ne feust que davant nos œilz fault la *craincte* de Dieu continuellement avoir<sup>48</sup>. »

Les personnages de Rabelais sont psychologiquement cohérents. Le héros parle ainsi dans le *Quart Livre* pour avoir appris à *Le craindre* dans le *Pantagruel*<sup>49</sup>.

Contrairement aux apparences, la guerre n'est pas finie.

Au chapitre suivant, on apprend, sans explication aucune, que le géant est tombé gravement malade. Il ne peut plus ni boire, ni manger, ni uriner qu'au prix de douleurs atroces, étant atteint de la chaude-pisse. Une purgation énergique lui fait « pisser son malheur<sup>50</sup> ». Reste à extraire du « goulphre » de ses intestins la « matière fécale », vraie « montjoye d'ordure<sup>51</sup> » dont Alcofrybas, en explorant sa bouche, avait déjà constaté les effets dévastateurs (et senti la puanteur...), la « peste » sortie de ces « abysmes » ayant tué des milliers de gens dans « Laryngues et Pharingues<sup>52</sup>. » Il faut toute une équipe pour la déblayer et la lui faire vomir.

Pantagruel en réchappe, mais il a frôlé la mort. Que lui est-il arrivé ?

Dieu l'a puni.

Car Dieu est un *personnage* de l'histoire. Sa *voix* s'est fait entendre avant le combat contre Loup Garou. Pour la première fois, le géant affrontait un adversaire à sa *taille*. Il a pris peur et a prié Dieu, qui lui a accordé Son aide. Pantagruel n'aurait-il pas n'être venu que pour *défendre* son pays ? Ne s'engageait-il pas à faire prêcher l'Évangile ? On sait comment il a tenu parole. Et il est sans excuse, ayant conçu son projet de conquête bien avant de l'annoncer.

Dès le début. Quand il a appris *en même temps* l'enlèvement de son père par Morgue au pays des fées et l'invasion dipsode.

On a vu dans cet enlèvement un euphémisme pour désigner la mort. Rabelais aurait éliminé Gargantua, tout en se réservant la possibilité de le faire revenir (comme Ogier de Danemark ou le roi Arthur, dont les légendes veulent qu'ils soient en *dormition* dans l'île d'Avalon). De fait, il revient dans le *Tiers Livre*<sup>53</sup>. Curieusement, son fils n'en est pas plus *ébahi* qu'il n'avait été *chagriné* en apprenant son *décès*<sup>54</sup>...

Le jeune Pantagruel a bien des défauts, mais ce n'est pas un fils dénaturé ! Il n'y a aucune raison de pleurer un père absent, enlevé par une fée (pour des raisons qu'on ne saura

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, chap. XVI, p. 205. Nous soulignons. Cf. Épître aux Romains, III, 18.

<sup>49</sup> Gargantua, dans sa fameuse lettre, l'avait pourtant mis en garde : « [...] il te convient servir, aymer, et *craindre* Dieu » (*Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. VIII, p. 137). Nous soulignons.

<sup>50</sup> *Ibid.*, chap. XXXIII, p. 421.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 425.

<sup>52</sup> « [...] la cause de la peste a esté pour *une puante et infecte exhalation* qui est sortie des abysmes depuis n'a guères, dont ilz sont morts plus de vingt et deux cens soixante mille et seize personnes depuis huit jours » (*ibid.*, chap. XXXII, p. 413 et 415). Alcofrybas avait feint d'attribuer cette pestilence à un abus de sauce à l'ail. Encore un « Silène » !

<sup>53</sup> Gargantua réapparaît lors du *symposium* organisé par Pantagruel pour résoudre le problème de Panurge (doit-il ou non se marier ?) Le prince vient tout juste de donner la parole au philosophe Trouillogan. Les aboiements du petit chien de Gargantua l'avertissent alors que son père arrive, et il l'annonce à toute la « compagnie », si bien que chacun se lève pour saluer le « Roy », respectueusement, et sans la moindre surprise, sans le moindre émoi (*Rabelais. Le Tiers Livre*, Jean Céard (éd.), Paris, 1995, Le Livre de Poche, coll. « Bibliothèque classique », chap. XXXV, p. 331-333).

<sup>54</sup> Nulle manifestation de douleur, nulle larme, quand il apprend le « transport » de son père par la fée Morgue. Pourtant, devant le cadavre décapité d'Épistémon, il fait « le plus grant dueil qu'on veit jamais au monde » (*Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXX, p. 383).

jamais<sup>55</sup>), mais nullement défunt. Car les « Isles de Phées » existent bel et bien dans la géographie (farfelue) du livre : c'est l'avant-dernière étape avant d'arriver au port d'Utopie :

« De là partans, feirent voile au vent de la Transmontane, passans par Meden, par Uti, par Udem, par Gelasim, *par les Isles de Phées*, et jouxte le royaume de Achorie, finalement arrivèrent au port de Utopie<sup>56</sup> ».

Mais alors, pourquoi le jeune géant n'y a-t-il pas fait escale ? Parce qu'il ne voulait pas que son père fût au courant de ce qui se passait : il eût mis le holà à ses projets.

Nous le disions dès le début. C'est l'habitude de considérer le *Pantagruel* et le *Gargantua* comme des doublets, jointe à celle de les lire dans leur ordre de *parution*, et non dans l'ordre *généalogique* (pourtant voulu par Rabelais), qui a empêché de voir, en comparant le comportement du père à celui du fils, *les méchants desseins*, la *fourberie* et, pour finir, le *crime* du jeune Pantagruel. Dans *Gargantua*, Rabelais dit et redit, à travers des personnages prestigieux (en particulier le roi Grandgousier), avec une insistance parfois même *pesante*<sup>57</sup>, ce qu'est, aux yeux de Dieu, une guerre *licite*. Qu'on nous pardonne de rappeler ici, brièvement, les convictions essentielles de l'auteur, si connues qu'elles soient.

## VI. En quoi Pantagruel est indigne de son père

Toutes les guerres de *conquête* sont condamnables. Seules les guerres *défensives* sont permises par Dieu. Et encore ! En dernier recours, quand toutes les tentatives de paix ont échoué. Grandgousier le dit avec force :

« [...] je n'entreprendray guerre, que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix, là je me resouls<sup>58</sup>. »

Pour ce bon roi, si conquérir la terre d'autrui passait dans l'Antiquité païenne pour une entreprise digne d'éloges, un tel comportement est aujourd'hui inadmissible, car contraire à l'enseignement des Évangiles :

« *Le temps n'est plus d'ainsi conquerer les royaumes avecques dommaige de son prochain frere christian, ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Cesars et aultres telz est contraire à la profession de l'evangile, par lequel nous est commandé, garder, saulver, regir et administrer chascun ses pays et terres, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarazins et Barbares jadis appelloient prouesses, maintenant nous appellons briguaneries, et mechansetez*<sup>59</sup> ».

Notons d'ailleurs qu'à l'exception d'Hercule, les conquérants ci-dessus énumérés figurent tous dans la liste de ceux qu'Épistémon a vu punir aux Enfers : « Alexandre le Grand » y « rapetass[e] » (reprise) de vieilles culottes (et se fait rosser par Diogène, si le travail est mal fait), « Hannibal » y est « cocquassier » (coquetier), « Scipion Africain » vend à la criée de la lie de vin (pour fabriquer le vinaigre), et « Jules César » y exerce le très dur et très peu lucratif métier de « guoildonneur » (calfateur) de navires<sup>60</sup>.

---

<sup>55</sup> Peut-être Morgue était-elle amoureuse de lui, puisqu'on sait qu'elle emporte ceux qu'elle aime dans l'île d'Avalon ? C'était le cas pour Ogier de Danemark. Du côté de Grandgousier, cette escapade érotique n'aurait rien de répréhensible, puisqu'il est veuf depuis la naissance de Pantagruel.

<sup>56</sup> *Ibid.*, chap. XXIV, p. 321. Nous soulignons.

<sup>57</sup> Selon nous, il martèle justement la leçon en raison du contresens dont *Pantagruel* avait fait l'objet.

<sup>58</sup> *Gargantua*, éd. cit. *sup.*, chap. XXVIII, p. 279.

<sup>59</sup> *Ibid.*, chap. XLVI, p. 409. Nous soulignons.

<sup>60</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXX, p. 387, 389, 391 et 395.

Force est de constater qu'en conquérant la Dipsodie, le jeune géant ne s'est pas conduit en digne fils de son sage père Gargantua, mais comme ce déplorable fou de Picrochole.

Et Rabelais a fait en sorte qu'on le remarque.

Prenons, par exemple, la promesse faite par Pantagruel, dans sa harangue devant le sénat des Amaurotes, et comparons-la à la réponse de Picrochole à ses généraux, lui demandant (dans un chapitre entre tous célèbre), que faire des innombrables territoires qu'ils imaginent déjà avoir conquis sur les peuples du monde entier :

« - *Et donnerez leurs biens et terres, à ceulx qui vous auront servy honnestement*<sup>61</sup>. »  
(Picrochole)

« *Doncques je les mèneray comme une colonie en Dipsodie, et leur donneray tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde*<sup>62</sup>. »  
(Pantagruel)

Mais surtout – ce point est essentiel –, à la fin de la guerre « picrocholine », le prince Gargantua, bien que victorieux, *n'annexe pas* le royaume du vaincu. Ce dernier s'étant enfui et nul ne sachant où il est, il instaure une *régence*, en confiant son tout jeune fils (dont on apprend soudain l'existence) aux plus hauts personnages du royaume, surveillés, pour plus de sécurité, par son ancien pédagogue, l'humaniste Ponocrates. Il lui remettra les rênes du gouvernement quand il le jugera en âge de régner, et suffisamment sage pour le faire :

« Je regrette de tout mon cuer que n'est icy Picrochole. Car je luy eusse donné à entendre que sans mon vouloir, *sans espoir de accroistre ny mon bien, ny mon nom, estoit faicte ceste guerre*. Mais puis qu'il est esperdu, et ne sçayt on où, ny comment est esvanouy, *je veulx que son royaulme demeure entier à son filz*. Lequel par ce qu'est par trop bas d'eage, (car il n'a encores cinq ans accomplys) sera gouverné et instruct par les anciens princes et gens sçavans du royaulme. Et par autant q'un royaulme ainsi desolé, seroit facilement ruiné, si on ne refrenoit la convoitise et avarice des administrateurs d'icelluy : je ordonne et veulx que Ponocrates soit sus tous ses gouverneurs entendant, avecques auctorité à ce requise, et assidu avecques l'enfant : *jusques à ce qu'il le congnoistra idoine de pouvoir par soy regir et regner*<sup>63</sup>. »

Il est évident que Gargantua n'eût *jamais* consenti aux projets de son fils Pantagruel. Malheureusement, il les ignorait. Mais Dieu, *Lui*, les connaissait.

## VII. « *Mihi vindictam ego retribuam*<sup>64</sup> »

Il s'est montré patient, puisqu'il a permis la résurrection d'Épistémon (en laissant croire qu'elle était l'œuvre de Panurge<sup>65</sup> !) pour *l'avertir*, à travers sa bouche, qu'après leur mort *tous* les conquérants (même un Alexandre<sup>66</sup>) allaient en enfer. Pantagruel n'a pas trouvé le récit drôle

---

<sup>61</sup> *Gargantua*, éd. cit. *sup.*, chap. XXXIII, p. 313. Nous soulignons.

<sup>62</sup> *Ibid.*, chap. XXXI, p. 401. Nous soulignons.

<sup>63</sup> *Ibid.*, chap. L, p. 443 et 445. Nous soulignons.

<sup>64</sup> Saint Paul, Épître aux Romains, XII, 19.

<sup>65</sup> Il est surprenant que les critiques aient été dupes. Comment un ancien joueur de bonneteau, un simple prestidigitateur, et, qui plus est, un être si *immoral* que Panurge (hâbleur, tricheur, voleur, vindicatif, obsédé sexuel...), pourrait-il être crédité du *miracle suprême*, celui accompli par le Christ pour son ami Lazare ? D'ailleurs (nous l'avons fait remarquer plus haut), Rabelais n'emploie jamais le verbe « ressusciter », il dit « guérir ». Un mot étrange, destiné à intriguer son lecteur.

<sup>66</sup> L'animosité particulière de Rabelais vis-à-vis d'Alexandre (qu'il égratigne encore ailleurs, notamment tout à la fin du « Prologue » du *Tiers Livre*, où lui, l'auteur, s'identifie à Diogène) s'explique, d'après nous, par l'image éminemment positive qui était celle du Macédonien dans la littérature médiévale. On y glorifiait l'élève d'Aristote,

du tout. Il l'a même interrompu, en coupant la parole à son précepteur, et en traitant son témoignage de « beaulx comptes<sup>67</sup> » (fariboles), puis il l'a fait changer de sujet<sup>68</sup>. En revanche, il s'est divertit de la punition d'Anarche, alors qu'elle aurait dû lui servir d'*exemplum*. Comble de tout ! Après avoir commis son forfait, il a osé dire :

« Nous avons, *avecques l'ayde de Dieu*, conqesté tout le pays des Dipsodes<sup>69</sup> ».

C'était folie d'associer Dieu à son crime, bravant ainsi la colère d'un Être infiniment plus *Grand* que lui, du Dieu *Sabaoth* (Seigneur des Armées *célestes*), sachant qu'un seul de Ses myriades de myriades d'anges avait pu, en une seule nuit, exterminer l'immense l'armée du conquérant assyrien Sennachérib, qui voulait détruire Jérusalem. Pantagruel l'a rappelé dans sa prière. Le passage est sublime :

« [...] car tu es le Tout-Puissant, qui, en ton affaire propre, et où ta cause propre est tirée en action, te peulx défendre trop plus qu'on ne sçaurait estimer, *toy qui as mille milliers de centaines de millions de légions d'anges*<sup>70</sup>, *duquel le moindre peut occire tous les humains, et tourner le ciel et la terre à son plaisir, comme jadis bien apparut en l'armée de Sennachérib*<sup>71</sup>. »

Alors Dieu lui a livré bataille. Il lui a infligé, à l'*intérieur* de son corps, ce microcosme, l'équivalent du chaos et du mal qu'il avait fait à l'*extérieur*.

Pourquoi ne l'a-t-Il pas tué ? Parce que le géant avait mauvaise conscience. Il pouvait donc encore être sauvé, une fois nettoyé de sa *merde*, c'est-à-dire de sa part diabolique. Car Pantagruel a une hérédité littéraire chargée. Épistémon a vu aux Enfers certains de ses ancêtres : Fierabras<sup>72</sup>, qui mit Rome à sac, tua tous les religieux (dont le pape), et vola les reliques de la Passion<sup>73</sup>, ou Geoffroy à la Grand Dent<sup>74</sup>, qui, sur un coup de colère, brûla le couvent de Maillezais (avec ses moines, dont son propre frère<sup>75</sup> !) Et son nom est celui d'un diable de

---

et l'on faisait de lui l'un des « Neuf Preux », un parangon de chevalerie, un roi modèle (certains *Romans d'Alexandre* des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles sont des « Miroirs du Prince »), ainsi qu'un découvreur, avide de repousser toujours plus loin les bornes du savoir humain (presque un héros de Jules Verne avant la lettre !)

<sup>67</sup> « Or, dist Pantagruel, réserve-nous ces beaulx comptes à une aultre foyz » (*Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXX, p. 399). Le récit a beau être désopilant, à *aucun* moment, *aucun*, le géant ne *rit*. Il n'intervient que deux fois, pour manifester son étonnement et demander des explications : « Comment ? dist Pantagruel » [...]. Comment ! dist Pantagruel » (*ibid.*, p. 387 et 393). Il interrompt Épistémon (que son propre récit met en gaieté, et qui, sans cela, aurait joyeusement poursuivi sur sa lancée), alors qu'il vient juste de raconter le châtement du conquérant perse « Xerces » (Xerxès) et celui de « Perseforest » (*ibid.*, p. 397 et 399). Or il s'agit de deux histoires *scatologiques*, et, normalement, Pantagruel s'esclaffe à de tels récits. Pas ici.

<sup>68</sup> En lui demandant de raconter comment les usuriers sont traités en Enfer. Sur ce thème rebattu, Épistémon se montre nettement moins disert. Si bien que Pantagruel, mettant un terme définitif au récit de son pédagogue, invite tous ses compagnons à faire « bonne chère » et à « boire » à l'avenant (*ibid.*, p. 399). Encore un petit « Silène ».

<sup>69</sup> Comme Charles VIII, commentant sa victoire sur Monte San Giovanni : « à la fin, *graces à Dieu*, dudict premier assault, elle a été emportée et prinse » (P.-L. Pélicier et B. de Mandrot, *op. cit. sup.*, tome IV, lettre DCCCLI, p. 167). Nous soulignons.

<sup>70</sup> Cf. Apocalypse, V, 11.

<sup>71</sup> *Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXIX, p. 373. Nous soulignons. Cf. le II<sup>e</sup> Livre des Rois, XIX, 35.

<sup>72</sup> « Néron estoit vieilleux, et Fierabras son varlet » (*Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXX, p. 391).

<sup>73</sup> Voir *Fierabras. Chanson de geste du XII<sup>e</sup> siècle*, Marc Le Person (éd.), Paris, Honoré Champion, 2003, coll. « Les Classiques français du Moyen Âge », laisse II, p. 238-239.

<sup>74</sup> « Geoffroy à la grand den estoit allumetier » (*Pantagruel*, éd. cit. *sup.*, chap. XXX, p. 391).

<sup>75</sup> Voir Coudrette, *Le Roman de Mélusine*, Laurence Harf-Lancner (éd.), Paris, Flammarion, 1993, coll. « G-F Flammarion », p. 96-97. C'est la raison pour laquelle l'incendiaire exerce aux Enfers la misérable profession de vendeur d'allumettes !

*Mystère médiéval, Le Jeu saint Loÿs, roi de France*<sup>76</sup> (ca. 1460-1470) : « Penthagruel ». Mais il est aussi le fils et le petit-fils des bons et pieux Grandgousier et Gargantua...

La maladie du géant est une mort symbolique, sa guérison une nouvelle naissance.

Penthagruel est mort. Vive le bon roi Pantagruel !

\* \*  
\*

Dans cette renaissance, Alcofrybas a joué un rôle essentiel.

Qu'il ait déserté ne fait pas de lui un lâche. Il a prouvé son courage en tenant tête au géant, lui rendant insulte pour insulte afin de lui faire comprendre qu'il condamnait son acte.

Et il a bien été le seul.

Les Amaurotes ont massacré les Almyrodes sans état d'âme, alors qu'ils venaient tout juste d'échapper à un sort semblable au leur (ce que soulignent les similitudes de leurs noms).

Et qu'ont fait, pendant la tuerie, les autres domestiques de Pantagruel ? Carpalim (Le Rapide) et Eusthènes (Le Fort) brillent surtout par leurs qualités physiques. Pour le cruel Panurge, mieux vaut sans doute ne pas savoir... Mais *quid* du précepteur de Pantagruel, Épistémon (Le Savant) ? En bon humaniste, il s'était réjoui de voir punis aux Enfers les conquérants *morts*. Qu'a-t-il fait en voyant un conquérant *vivant* à l'œuvre ? Rien. Alcofrybas, lui, a agi en objecteur de conscience et même en *éveilleur* de conscience. C'est parce qu'il le forçait à se ressouvenir d'un crime qu'il voulait oublier que le remords a grandi en Pantagruel. On mesure alors la dette du géant à son égard, puisque, sans cela, il eût été damné.

Le prix de cette nouvelle naissance est quand même exorbitant : les Almyrodes sont morts et ils ne ressusciteront pas de sitôt. Mais leur martyr ne sera pas oublié, l'« hystorographe » Alcofrybas ayant laissé dans sa « *Chronicque* », en lieu et place des prétendues prouesses ayant fait de Pantagruel le « Roy des Dipsodes » (comme le proclame le titre), un trou béant (qu'il lui eût été facile de combler, en s'aidant de témoignages oculaires). Pour lui (comme pour son créateur, Rabelais), les guerres de conquête sont les plus sales de toutes. Il refuse de les glorifier par ses écrits.

Pantagruel a compris, puisqu'il a laissé paraître le livre tel quel.

---

<sup>76</sup> Et non, comme on le lit trop souvent, le *Mystère des Actes des Apôtres* de Simon Gréban (ca 1460). C'est dans *Le Jeu saint Loÿs* qu'il se plaît à jouer de mauvais tours aux ivrognes, en leur jetant du sel dans la gorge. Lucifer y convoque les démons « Mulciber » et « Neptunus » pour qu'ils s'emparent de l'âme du « souldan (= sultan) de Babilonne (= le Caire) » à sa mort. De son côté, « Pluto » invoque « PENTHAGRUEL », et s'impatiente de son retard. Il arrive : « Que, grant deable, tu ez testu !/ Si tu sçavoyez dont je vien,/ Tu me tenroyes homme de bien./ Je vien de la grande cité, de Paris, [et j'] y ai esté/ Toute nuit (onquez tel painne n'eu),/ A cez galanz qui avoyent beu/ Hier au suer jusqu'à Hebreoz./ Tandis qu'ilz estoient au repos,/ Je leur ay, par soutilte touche/ Bouté du sel dedens la bouche/ Doucement sans lez esveiller ;/ Mais, par ma foy ! au resveiller,/ Ilz ont eu plus soef la mitié/ Que devant. » Plus loin, « Pluto » et lui s'emparent de l'âme du sultan, et l'emportent en fanfare pour en faire présent à Lucifer. Penthagruel : « L'ame est nostre. Quiquenquette,/ Sonne le tabour, la trompette,/ Affin que Lucifer nous oye ;/ Et prenons en enfer la voye,/ Chantant et danssant par acord. » (*Le Mystère de saint Louis, roi de France*, Francisque Michel (éd.), Westminster, Nichols et Fils, 1871, p. 169-170 et 173). Il est vrai qu'un diable du même nom apparaît aussi, fugitivement (il n'a droit qu'à une réplique de deux vers), dans *Le Mystère des Actes des saints Apostres*. Mais il n'est pas lié aux thèmes du sel et de la soif. C'est un rôti-seur de réprouvés, un simple « garçon » (marmiton) des cuisines infernales, mais si dévoué à Lucifer que ce dernier l'apprécie. L'Archidémon venant de recommander aux diables de bien mettre de côté la graisse des damnés, pour qu'il puisse en « oindre » ses « houseaux » (= en graisser ses bottes), Penthagruel lui répond avec empressement : « Nous vous roustirons leurs museaux/ Si bien qu'il n'y ara que frire » (*Les actes des apostres en deus volumes, composés par deffunct Maistre Symon de Greban*, mss Bnf fr. 1528 et 1529, vol. II (1529), f°174, r°).